

La journée était calme, chaude et ensoleillée; et, sauf que la veille un nouveau bombardement avait causé quelques ruines de plus dans la ville d'Ypres,¹ tout semblait calme en face de la ligne canadienne. Vers cinq heures de l'après-midi, un plan soigneusement préparé fut exécuté contre nos alliés français, sur notre gauche. Des gaz asphyxiants furent projetés avec une grande intensité dans leurs tranchées probablement au moyen de pompes foulantes et d'une canalisation établie sous les parapets. Les fumées, aidées par un vent favorable, empoisonnèrent et mirent hors de combat sur une vaste étendue, tous ceux qui en subirent les effets, avec ce résultat que les Français furent contraints de céder du terrain sur une distance considérable.²

¹ Le grand bombardement d'Ypres commença le 20 avril, lorsque le premier obus de 420 tomba sur la Grande Place de la petite cité flamande. La seule utilité militaire de cette stérile destruction d'Ypres ne pouvait être que de bloquer nos trains de ravitaillement. Le premier jour seulement 15 enfants furent tués tandis qu'ils jouaient dans les rues, et un grand nombre d'habitants civils périrent sous les décombres de leurs maisons.

² Les troupes françaises, composées en grande partie de Turcos et de Zouaves, refluèrent, en deçà du canal, jusqu'au village de Vlamertinghe, à la tombée de la nuit. Les bataillons canadiens en réserve (1ère Brigade) furent stupéfaits devant les visages angoissés des soldats français, qui, les traits tordus par la souffrance, haletaient suffoqués, à bout de souffle, torturés de spasmes et s'efforçant à des vomissements qui ne les soulageaient en rien. La circulation, dans les rues du village, fut désorganisée; les canons et les voitures de munitions ajoutaient encore à la confusion. Le chaos devint tel que, pour le moment, tout mouvement coordonné de troupes fut impossible; les équipages et véhicules de tous genres s'emmêlèrent inextricablement, et des attelages s'échappèrent dans toutes les directions. Lorsque l'ordre fut relativement rétabli, les officiers d'état-major apprirent par les fugitifs capables d'articuler quelques mots, que les Algériens avaient laissé des milliers de leurs camarades morts ou mourants au long de la brèche de 6 kilomètres par laquelle les Allemands se précipitaient derrière leurs gaz.